Ami du Clergé du 25 septembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XLIX. *18e Dimanche après la Pentecôte :* Guérison d'un paralytique, 321.

Causeries sur la Messe. — XXIII. « Supra quæ... supplices... », 322. — XXIV. Memento des défunts et prières suivantes, 323.

S. Louis-Marie Grignion de Montfort. — Aspects de sa sainteté *(Discours de S. S. Pie XII)*, 325.

La sanctification de la journée. — VII. *Les moyens* (suite) : Les exercices de piété : II. Nécessité et conditions, 327.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLIX

18e Dimanche après la Pentecôte

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Mes frères,

L'évangile de ce jour nous rapporte l'une des scènes les plus pittoresques de la vie de Jésus. Mais il faut se reporter au récit de S. Marc pour la trouver décrite avec tous ses détails. Nous comprendrons mieux alors les réflexions dogmatiques et apologétiques suggérées par le récit de S. Matthieu que vous venez d'entendre (Matt., IX, 1-8).

I. — *Le récit pittoresque de S. Marc*

Jésus, qui était passé sur la rive orientale du lac de Génézareth, se rembarque, refait la traversée en sens inverse et revient à Capharnaüm « sa ville ». C'est là qu'il s'était établi, peut-être dans la maison de S. Pierre, et où déjà il avait fait de nombreux miracles. Dès qu'on apprend son retour, on s'empresse autour de lui ; gens simples du peuple, scribes et Pharisiens plus instruits, mais à l'esprit critique et malveillant. Notre-Seigneur prêche, et on l'écoute avec attention. Or, voici qu'une scène étrange vient troubler la prédication du Maître (Mc., II, 1-12). Le toit de la maison, en terrasse, et couvert de branchages et de graviers, comme celui de toutes les demeures palestiniennes, est en train de se désagréger. Des poussières et des gravats tombent sur l'assistance. Une ouverture apparaît, et à la stupéfaction de tous, elle livre passage à un grabat, qui descend lentement, soutenu par des cordes ; et, sur le grabat, un paralytique, que voici déposé sur le sol, aux pieds de Jésus.

Que s'était-il donc passé ? Un paralytique avait désiré être amené auprès du Maître, espérant, comme tant d'autres, sa guérison. Son entourage, plein de confiance aussi, avait accédé à ce désir, et, sans plus de préparatifs, quatre hommes avaient saisi la couche du malade. Ils l'avaient emporté, sur son lit, vers la maison où Jésus parlait. C'est alors que commencent les difficultés. Tant de monde était assemblé autour du Prédicateur qu'il n'y avait pas moyen d'entrer dans la maison ; la porte était obstruée. Qu'à cela ne tienne ? A défaut de fenêtre, on passera par le toit ! Les porteurs gravissent l'escalier extérieur qui conduit à la terrasse, et ils la dénudent afin de pouvoir faire pénétrer dans la maison leur précieux fardeau.

II. — *Jésus guérit d'abord l'âme du paralytique*

En présence de ce pauvre homme, venu à lui d'une manière si originale, et dont le regard implore sa miséricorde, Jésus n'est pas décontenancé. Sans doute, son discours est interrompu, mais voici l'occasion de prêcher en action, d'une manière encore plus efficace.

C'est à la confiance des porteurs que pense tout d'abord Jésus : « Voyant leur confiance » nous dit S. Matthieu (IX, 2) : elle a été assez éloquemment exprimée ! D'autres, qui en auraient eu moins, n'auraient-ils pas timidement essayé de se frayer un passage à travers la foule, peut-être sans succès, ou bien n'auraient-ils pas attendu la fin du discours de Jésus, ou encore ils auraient rebroussé chemin, exhortant le paralytique à recourir à leurs bons offices un jour de moindre affluence. Mais non ! C'était tout de suite qu'il fallait présenter l'infirme au thaumaturge ! Si celui-ci allait quitter la ville à l'heure même ? Et pour ce faire, on prendra les grands moyens, quitte à quelque peu endommager le toit de la maison.

Quel bel exemple, m. f. ! Lorsque nous avons une grâce à implorer, fût-ce pour un autre, notre confiance est-elle à l'égal de celle de ces quatre Galiléens ? Ne devons-nous pas les prendre pour modèles ? C'est à cause de leur foi que le Maître prononce, à l'adresse du paralytique, cette parole, qui n'est pas seulement d'encouragement, mais qui est, en même temps, le gage d'une prochaine guérison, et par elle-même une grâce infiniment supérieure à la guérison corporelle : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis » (Matt., IX, 2).

III. — *Fils de l'homme, Jésus montre sa nature divine*

A ces paroles de Jésus, personne ne rompit le silence, mais « voici, nous dit S. Matthieu, que quelques scribes se dirent en eux-mêmes : cet homme-là blasphème ! » (IX, 3). Il blasphème, selon les scribes, parce qu'il s'arroge un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, celui de remettre les péchés. Jésus, qui lit dans leurs cœurs, va les reprendre et leur prouver que, tout homme qu'il est, il a bien le pouvoir divin de remettre les péchés : « Qu'y a-t-il de plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? » (Matt., IX, 5). Les deux œuvres sont impossibles à l'homme ; elles sont l'apanage de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu. Celui qui peut non seulement dire, mais réaliser l'une prouve qu'il peut non seulement prononcer mais aussi faire l'autre. « Eh bien ! poursuit Notre-Seigneur, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir, sur la terre, de remettre les péchés — lève-toi, dit-il alors au paralytique, prends ton grabat et retourne chez toi ! » Alors l'homme se leva et s'en retourna chez lui (Matt., IX, 6) « emportant son grabat » ajoute S. Marc (Mc., II, 12).

Jésus montre ainsi avec éclat sa nature divine : il lit dans les cœurs, il fait subitement marcher un paralytique, il remet les péchés. Mais Celui qui accomplit ces merveilles est aussi un homme. C'est même le nom qu'il se donne, ici pour la première

fois : le Fils de l'homme. Et les auditeurs l'ont bien compris, eux qui « glorifiaient Dieu d'avoir donné aux hommes une telle puissance » (Matt., IX, 8). Mais sur les lèvres de Jésus, l'expression ne signifie pas seulement qu'il est de notre race, elle a un sens plus complet, encore que mystérieux et incompris à cette époque de son ministère.

Le Fils de l'homme, c'est sans doute le fils de Marie, celui qui a pris sur lui toutes nos infirmités, à l'exception du péché. Mais c'est aussi le Christ, le Messie, ce « fils d'homme » que Daniel vit venir sur les nuées, auquel « fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle et son règne ne sera jamais détruit » (Dan., VII, 13, 14). Le Fils de l'homme, sur les lèvres de Jésus, c'est celui qui devait beaucoup souffrir, être rejeté par les chefs d'Israël, être mis à mort et ressuscité le troisième jour (cf. Mc., VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 33, 34). Le Fils de l'homme, c'est le Christ antérieur au temps, mais incarné, qui a « sur la terre » le pouvoir de remettre les péchés ; c'est celui que nous reverrons « à la droite de la Toute-Puissance et venant sur les nuées du ciel » (Matt., XXVI, 64).

* *

Imitons à son égard, m. f., la confiance des humbles pasteurs galiléens. Mieux instruits que ces juifs, renouvelons, dans nos appels à sa miséricorde et à sa toute-puissance, quelque chose du coup hardi qui a placé à ses pieds la couche du paralytique. Il accorde tout à la confiance qui ignore la timidité. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXIII

« SUPRA QUÆ... SUPPLICES... »

Mes frères,

Avec la Consécration, la Passion du Christ mystérieusement a été déposée sur l'autel. Pourquoi ? La réponse, nous l'avons trouvée dans la prière qui suit cette consécration. Nous en avons reconnu le mot-clef : « *offerimus* ». Nous devons offrir à la Majesté divine cette Passion du Fils de Dieu qui nous a été redonnée.

Mais offrir au Père le divin sacrifice ne suffit point. Il faut encore qu'il soit *agréé :* autre mot-clef. Mais, me direz-vous : Comment le Père pourrait-il refuser le sacrifice parfait de son Fils bien-aimé ? Certainement, il sera agréé. Ou plutôt, il l'est déjà. En ressuscitant Notre-Seigneur, en le faisant prendre place à sa droite, le Père a donné de son agrément deux signes éclatants, décisifs, irrécusables.

C'est vrai ! Mais n'oublions pas qu'à la messe, cette offrande de l'Homme-Dieu s'insère dans celle des hommes. La victime immortelle et immaculée, ce sont nos mains mortelles et pécheresses qui la présentent à Dieu. Pareille offrande du sacrifice du Seigneur, ainsi renouvelée, requiert un agrément spécial. Ceux qui présentent ce sacrifice parfait, qui sont-ils ? Des médiocres, des bons, ou des saints ? Selon le cas, l'oblation humaine ne sera pas également agréable à Dieu. Par ailleurs, à la messe, ce n'est pas le Christ seul qui est offert mais avec lui toute l'Eglise, son Corps mystique, nous par conséquent. Sacrifice du Christ, sacrifice de l'Eglise, ces deux offrandes sont, ensemble, mystérieusement encloses dans les espèces du pain et du vin. Et précisément c'est sur cette offrande humaine, sur cette participation personnelle que nous attirons humblement le regard miséricordieux du Seigneur : « *supra quæ...* »

I. — *Prière d'offrande*

Cette prière est très riche. Nous prions Dieu de réaliser par sa grâce les dispositions qu'il veut trouver en chacun de nous. Celles-ci lui plairont assurément si elles ressemblent à celles des trois personnages dont il accueillit favorablement les offrandes : « comme il vous a plu... » (citation du texte) *Abel, Abraham, Melchisédech.* Ravivez vos souvenirs d'Histoire Sainte, m. f. Trois grands personnages de l'Ancien Testament qui offrirent à Dieu un sacrifice préfigurateur de celui de Jésus. *Abel,* par l'innocence de sa vie est une figure de Jésus. C'est de grand cœur qu'il offrait au Seigneur les prémices de ses troupeaux. Et le Seigneur regardait avec plaisir ces présents. Mais la justice du jeune pasteur déchaîna la jalousie de son frère Caïn et fut l'occasion de sa mort violente, comme c'est par envie que, plus tard, les autorités juives livrèrent Jésus le Juste à Pilate. En offrant notre sacrifice à notre tour, non pas figure mais prolongement de celui du Calvaire, demandons à Dieu de le faire d'un cœur pur et d'une volonté sincère, comme Abel. — La foi exceptionnelle, l'obéissance admirable du patriarche *Abraham,* lorsque sur l'ordre de Dieu il conduisit son fils unique Isaac sur le mont Moriah pour l'immoler, pensant que Dieu était capable de le ressusciter d'entre les morts, nous sont proposées comme modèles également à nous qui offrons Jésus, qui après avoir porté le bois du sacrifice comme jadis Isaac, ne fut point épargné, mais réellement immolé, et ressuscité des morts. — Enfin le Prêtre-Roi *Melchisédech* nous rappelle que nous devons exercer notre « sacerdoce royal » avec des sentiments de foi et de reconnaissance. Ce personnage énigmatique, à la fois roi et prêtre du Très-Haut, qui ne tient pas son sacerdoce de ses aïeux comme les prêtres juifs, mais le possède à titre personnel, est également une figure du Christ et son offrande du pain et du vin devant Abraham préfigura l'Eucharistie. Certes, nous offrons à Dieu, nous membres de l'Eglise, corps mystique du Christ, bien plus que les présents d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. C'est un sacrifice saint, une hostie sans tache, que nous vous prions d'agréer, Seigneur ; à plus forte raison, daignez retrouver dans les membres de votre Eglise, au moment où elle vous offre le Sacrifice de votre Fils, la pureté, la foi, l'obéissance de ces antiques personnages qui eurent l'honneur de préfigurer votre Fils.

II. — *Prière de supplication*

Une prière assez mystérieuse fait suite encore, pour faire agréer le Sacrifice. Le prêtre la récite, les mains jointes sur l'autel et profondément incliné. Elle dit : « *Supplices...* » Elle marque une progression sur la précédente et forme le point culminant de la prière sacrificielle. Nous ne nous contentons plus de demander à Dieu d'abaisser ses regards sur notre autel, enrichi cependant de la présence divine. Nous nous enhardissons maintenant jusqu'à nous associer au culte rendu dans le ciel à la Majesté divine sur

l'autel d'or dont parle l'Apocalypse, autel dressé devant le trône de Dieu et sur lequel l'Agneau apparaît « comme immolé » pendant que les saints célèbrent un service divin sublime, une sorte de solennité de la messe. En d'autres termes, le Christ est présent au ciel, dans l'état de victime jadis immolée pour nous et éternellement vivante. Jusqu'à la fin des temps, il y présente son sacrifice et ses mérites. C'est là que se fait l'Offrande, la Messe unique. Par la consécration, l'Eglise de la terre rejoint le Christ s'offrant là-haut. Notre messe de la terre rejoint la Messe du ciel où Dieu reçoit en permanence le sacrifice que Notre-Seigneur lui a offert sur la croix. Une expression qui se veut pieuse et qui peut n'être pas exacte, parle du Christ qui descend sur l'autel, parlons plutôt de la mystérieuse ascension de nos offrandes assumées en lui.

C'est de cette ascension que notre prière exprime le désir. Nous demandons que l'Ange du Sacrifice assure cette liaison entre l'autel d'ici-bas et l'autel de là-haut. Il faut voir, là encore, une allusion à l'Ancien Testament où l'on voit, par exemple, l'archange Raphaël porter devant le trône de Dieu les prières et les bonnes actions de Tobie. Nous lui demandons de porter maintenant notre sacrifice, tout notre sacrifice, non seulement le sacrifice du Corps et du Sang du Christ, mais les offrandes des fidèles, les sentiments de nos cœurs, notre labeur, notre peine, notre prière, en un mot la totalité du sacrifice du corps mystique du Christ, là-haut afin que de là il retombe sur nous en grâces et en bénédictions.

Il n'y a pas de solution de continuité, il y a une même offrande.

En résumé, ces prières, belles et difficiles, que nous trouvons après la consécration, comme celles qui la précèdent, ne forment qu'une seule prière tripartite, avec triple gradation. Dans la première nous offrons le sacrifice ; dans la seconde, nous essayons de conformer les sentiments dans lesquels nous offrons le sacrifice, aux trois sacrifices de l'Ancien Testament afin que notre sacrifice soit agréé par Dieu le Père ; dans la dernière enfin, ce sacrifice enveloppé de nos bonnes dispositions monte vers Dieu.

* *

Suivons bien notre liturgie qui met bien en relief le double courant que la messe établit entre le ciel et la terre. Nous voyons aisément ce que nous recevons à la messe : le sacrement de l'Eucharistie, la Sainte Communion. Mais nous oublions trop facilement que nous y venons également pour donner. Nous devons offrir avant de recevoir, bien mieux nous devons offrir afin de recevoir. Nous devons offrir à Dieu le Père, Jésus-Christ et toute son Eglise, et nous-mêmes : « *jube hæc perferri* » ! Après quoi, nous recevons, dans la Communion, ce Jésus-Christ qui dès maintenant nous unit à Dieu et à tous les justes composant avec nous son Eglise. L'abondance des grâces que nous recevrons en prenant part au repas du sacrifice est subordonnée à l'accueil que Dieu réserve à l'offrande de l'Eglise unie à celle de son Chef. Pour participer dignement au Corps très saint et au Sang de Jésus, commençons avec toute l'intensité de nos désirs à nous élever jusqu'à l'autel céleste avec Jésus-Christ ; avec lui, c'est-à-dire dans l'état de victime où il est sur notre autel terrestre, mourons avec Jésus-Christ, mourons au péché, en crucifiant sur la croix de Jésus le vieil homme pécheur fait de toutes les convoitises qui nous portent au mal ; alors nous aurons part à sa Résurrection. Vivons pour Dieu dans le Christ Jésus. N'oublions jamais que notre messe poursuit l'œuvre inaugurée au baptême. Nous avons apporté à l'autel le pain et le vin qui représentent nos personnes ; le pain et le vin ont fait place au Christ s'immolant pour nous. Nos personnes aussi ont à s'immoler avec lui. Nous avons à devenir les compagnons de son expiation.

Amen.

XXIV

MEMENTO DES DÉFUNTS
« NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS »

Mes frères,

Avant la consécration l'Eglise interrompt sa prière d'action de grâces (Préface-Sanctus-Benedictus) par une prière d'intercession *(Te igitur*, Memento des vivants, *Communicantes)*. C'est une autre manière de proclamer les bienfaits de la Rédemption. Eh bien ! de même, après la consécration, elle interrompt encore l'action eucharistique par deux demandes qui exaltent, elles aussi, la bonté de Celui qui nous appelle au bonheur éternel.

I. — *Memento des défunts*

Tout d'abord, nous recommandons au Seigneur *ses serviteurs défunts*. Autrefois, à chaque instant, le diacre lisait à haute voix les noms des défunts qui étaient inscrits sur les dyptiques comme il avait lu, avant la consécration, les noms de certains vivants. Les mystérieuses lettres N. et N. indiquent ce moment et le texte liturgique nous rappelle les deux conditions que devaient remplir les défunts : 1° avoir été « marqués du signe de la foi », c'est-à-dire avoir reçu le baptême ; 2° « s'être endormi du sommeil de la paix », c'est-à-dire être morts en paix avec l'Eglise.

Enseignement précieux pour nous ! Nous ne saurions solliciter les fruits du sacrifice que pour des « chrétiens » et puisqu'il s'agit de défunts, que pour ceux qui sont morts dans l'amour du Christ. — De nos jours, c'est après les mots « *in somno pacis* » que le prêtre recommande tout bas les défunts auxquels il veut appliquer particulièrement le sacrifice. Vous le voyez à cet instant faire le même mouvement des mains que pour le « Memento des vivants » : il les joint, se recueille un instant, et les yeux fixés sur le sacrement déposé sur l'autel, il nomme au Sauveur les défunts qui lui ont été spécialement recommandés, en particulier ceux pour qui la messe est célébrée (et ceux du nécrologe).

Ajoutons bien vite qu'il a hâte d'étendre sa prière d'intercession à tous ceux qui « reposent en Jésus-Christ », formule admirable qui explique « le sommeil de la paix » dont il était question plus haut. Songez-y, m. f. ! Il n'y a pas une seule messe sans que tous les fidèles défunts sans exception ne soient recommandés à la miséricorde divine. A toutes les messes, l'Eglise de la terre implore le bonheur du ciel pour toutes les âmes du purgatoire unies à Jésus-Christ comme nous et même plus solidement que nous puisqu'elles sont assurées de leur salut. Et quelle réconfortante leçon pour nous dans ce beau texte liturgique ! Remarquez-le : jamais le mot de « *mort* » n'est prononcé. A la place, sont employées

ces touchantes expressions si profondément chrétiennes, que les premiers fidèles aimaient graver dans les catacombes comme inscriptions funéraires : « ceux qui nous ont précédé, qui dorment du sommeil de la paix, qui reposent dans le Christ ». Quel rappel opportun pour nous ! La mort ne doit pas nous effrayer, nous les chrétiens. Grâce au Christ, notre Vie éternelle, la mort est morte, si je puis dire. Tunnel obscur où deux ne sauraient passer de front, mais qui débouche dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Ils vivent toujours, nos bien-aimés défunts, nous en sommes sûrs. Leurs corps reposent au cimetière, ce « dortoir » où ils attendent la résurrection. Une seule question sur nos lèvres angoissées : leurs âmes, dès maintenant, sont-elles en possession de la récompense éternelle ? Cruelle incertitude ! Oh ! alors, en union avec le célébrant à la messe, tous ensemble, demandons par les mérites du Christ qu'ils soient délivrés des flammes du purgatoire ; qu'ils contemplent bien vite leur Dieu face à face dans la lumière intense où, écrit S. Jean, « il n'y aura plus de nuit car le Seigneur Dieu l'éclairera ». Qu'ils trouvent enfin la paix, la vraie et définitive, celle que procure la possession de Dieu !

C'est surtout par la messe que nous pouvons hâter cette heure merveilleuse. La meilleure prière. Faisons dire des messes pour eux, surtout pendant le mois des morts. Le Dieu de miséricorde pour appliquer les fruits de l'Eucharistie aux âmes du purgatoire tient compte de la foi, des bonnes dispositions des vivants qui lui offrent actuellement le sacrifice de Jésus en leur faveur. Prions donc avec ferveur, avec confiance pendant ces minutes qui nous réunissent à nos chers disparus. Ce sera d'ailleurs la meilleure façon de leur témoigner la fidélité de notre affection. Ce sera aussi un moyen très puissant de resserrer notre intimité avec Jésus-Christ que de nous intéresser à ses membres de l'Eglise souffrante. Au jour du Jugement, c'est avec joie que nous entendrons le Christ nous féliciter de l'avoir visité dans sa prison, lorsque par la prière de la messe nous visitions les captifs du purgatoire.

Un dernier conseil cependant : lorsque, avec le célébrant, vous recommandez au Christ présent sur l'autel vos morts, prenez modèle sur l'Eglise. Comme on a raison de l'appeler « Notre Mère ». Regardez : comme une Mère, elle n'oublie aucun de ses enfants. A chaque messe, je vous le disais, elle pense à tous ses enfants morts ; aux plus délaissés, à ceux qui n'ont plus personne sur la terre ou qui hélas sont oubliés par leurs parents et amis. Faisons de même. Elargissons notre prière : prions pour tous ceux qui sont tombés au champ d'honneur des dernières guerres, et aussi pour ceux qui sont tombés au champ d'honneur du travail. Prions pour les 140.000 mourants de chaque jour ; surtout pour ceux qu'une mort subite jette brusquement face à face avec leur Juge.

II. — *Prière pour « nous, pécheurs »*

La vision de la béatitude céleste a profondément ému le célébrant. Aussi souhaite-t-il que lui et tous les fidèles qui luttent encore sur la terre, jouissent aussi un jour avec l'Eglise souffrante du purgatoire de la lumière et de la paix. C'est la prière « *Nobis quoque peccatoribus* ». Par cette prière, jadis, le Pape se désignait lui-même ainsi que les prêtres qui concélébraient avec lui. Donc ces trois mots, les seuls que le célébrant profère à haute voix pendant le Canon, concernent donc d'abord le prêtre qui célèbre. N'oubliez pas qu'il a déjà intercédé pour vous au début du Canon ; il a sollicité du Seigneur toutes les grâces qui vous sont nécessaires. Et pour que Dieu l'exauce plus facilement il a osé vous qualifier de peuple saint ; il a évoqué votre foi et votre dévotion. Il a prié aussi pour toute l'Eglise de la terre et pour celle du purgatoire. Alors, après avoir énuméré tous les autres, n'aurait-il pas le droit de prier maintenant pour lui-même ?

Mais quel contraste avec les demandes précédentes ! Il n'élève la voix en sa faveur que pour se proclamer pécheur et son attitude souligne encore ses paroles : il a incliné la tête et se frappe la poitrine comme le publicain de la parabole. La formule qu'il récite pour lui, mais c'est tout simplement un acte de contrition. Le prêtre supplie le Seigneur de ne pas peser ses mérites, ils sont trop légers en comparaison des grâces reçues ; il en appelle bien plutôt à la miséricorde de Dieu. Certes, lorsque ces mots « *Nobis quoque peccatoribus* » retentissent à vos oreilles, il vous est loisible de penser que vous aussi qui entourez l'autel vous êtes pécheurs et de prier pour vous. Mais, si vous voulez être fidèles à l'esprit de la prière liturgique, pourquoi ne pas avoir à ce moment une intention particulière pour le prêtre qui célèbre et, puisque la formule est au pluriel, pour tous les prêtres qui vous ont donné l'enseignement et le Corps du Christ ?

III. — *Nouvelle invocation des saints*

Le bonheur éternel que le prêtre sollicite pour tous les chrétiens les fera entrer plus intimement dans la grande famille du ciel à laquelle les rattache déjà le lien de la grâce. Il est donc naturel de rappeler ici le souvenir des saints qui nous attendent dans la Patrie. Déjà au « *Communicantes* » dans une première liste, des saints avaient été nommés à titre d'intercesseurs. La liste avait été close sur une heureuse symétrie de 12 apôtres et de 12 martyrs suivie de la clause « *omnium sanctorum tuorum :* et de tous vos saints ». Or cette finale ne donna point satisfaction à la piété des Romains ; désireux de combler quelques lacunes en citant publiquement d'autres saints en vénération dans leur église, ils profitèrent de cet instant qui évoquait la félicité des bienheureux pour compléter le premier catalogue par quelques noms de saints qui seraient mentionnés comme les témoins du bonheur que nous espérons partager avec eux.

De même que la Sainte Vierge se détache en tête de la première liste, la seconde s'ouvre sur le nom de S. Jean-Baptiste, le Précurseur de Jésus. Viennent ensuite 14 martyrs, 7 hommes et 7 femmes. Les omissions antérieures sont d'abord réparées. Nous nommons S. Etienne le 1er martyr, diacre comme S. Laurent à qui il fait pendant. La présence de S. Paul au « *Communicantes* » avait exclu l'apôtre S. Mathias, l'apôtre choisi pour remplacer Judas : le voici, suivi de Barnabé et d'Ignace : Barnabé, le compagnon de S. Paul, son initiateur à l'évangélisation des païens, — Ignace, l'évêque d'Antioche qui fut jeté aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. La lettre qu'il avait écrite aux Romains afin de les adjurer de ne pas intervenir pour le priver des honneurs du martyre, avait éternisé sa mémoire dans l'Eglise-Mère. Les autres noms sont ceux de saints

et de saintes particulièrement vénérés à Rome. Le pape Alexandre I[er] qui fut décapité au II[e] siècle et dont le corps repose à Rome, à Ste-Sabine. Le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre décapités à Rome au début du IV[e] siècle. Félicité et Perpétue martyrisées à Carthage au III[e] siècle mais très en honneur à Rome. De même les deux vierges siciliennes Agathe et Lucie. Enfin les trois dernières sont romaines. Il s'agit des jeunes saintes, si chères aux Romains, Agnès (à peine âgée de 13 ans lorsqu'elle subit le martyre) et Cécile, et de la veuve romaine Anastasie dont le culte fut rendu célèbre par la sœur de l'empereur Constantin qui portait le même nom.

La conclusion de cette liste, comme celle de la première, fait mention de tous les saints.

* *

Avez-vous goûté l'admirable évocation de la Communion des Saints que réalise notre texte liturgique !

Autour du Christ, son Chef, immolé sur l'autel, le prêtre a rassemblé toute l'Eglise : l'Eglise militante de la terre, l'Eglise souffrante du purgatoire, l'Eglise triomphante du ciel. Sa prière va des uns aux autres tout naturellement. Avec simplicité et confiance elle se meut dans toute l'étendue du Corps mystique. Qu'il en soit de même de la vôtre. Il faut que pendant votre messe, une étroite solidarité, fraternité, relie, à travers le temps et l'espace, tous les membres de Jésus-Christ. Apportez vers l'autel l'hommage de votre foi à celui que les élus glorifient à découvert. Avec vos frères du purgatoire, placez pour eux et pour vous toute votre espérance dans le sacrifice de Jésus. Ainsi qu'ils soient dans la gloire, dans l'attente ou dans la lutte, tous les chrétiens seront unis à Dieu par l'amour du même Christ qui est « tout en tous ». *Amen.*

S. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT [1]

ASPECTS DE SA SAINTETÉ

Soyez les bienvenus, chers fils et chères filles, accourus en grand nombre pour assister à la glorification de Louis-Marie Grignion de Montfort, l'humble prêtre breton du siècle de Louis XIV, dont la courte vie, étonnamment laborieuse et féconde, mais singulièrement tourmentée, incomprise des uns, exaltée par les autres, l'a posé devant le monde « en signe de contradiction », « *in signum, cui contradicetur* » (Luc, II, 34). Réformant, sans y penser, l'appréciation des contemporains, la postérité l'a rendu populaire, mais, par dessus encore le verdict des hommes, l'autorité suprême de l'Eglise vient de lui décerner les honneurs des saints.

I. — *Le saint breton, l'apôtre tenace et fort*

Salut d'abord à vous, pèlerins de Bretagne et du littoral de l'Océan. Vous le revendiquez comme vôtre et il est vôtre en effet. Breton par sa naissance et par l'éducation de son adolescence, il est resté breton de cœur et de tempérament à Paris, dans le Poitou et dans la Vendée ; il le restera partout et jusqu'au bout, même dans ses cantiques de missionnaire, où par une pieuse industrie, — qui réussirait peut-être moins heureusement à une époque plus critique et volontiers gouailleuse, — il adaptait des paroles religieuses aux airs populaires de son pays. Breton, il l'est par sa piété, sa vie très intérieure, sa sensibilité très vive, qu'une délicate réserve, non exempte de quelques scrupules de conscience, faisait prendre par des jeunes gens prime-sautiers, et par quelques-uns même de ses Supérieurs, pour gaucherie et singularité. Breton, il l'est par sa droiture inflexible, sa rude franchise, que certains esprits, plus complaisants, plus assouplis, trouvaient exagérée et taxaient avec humeur d'absolutisme et d'intransigeance.

C'est en l'épiant malicieusement à son insu, en le voyant et en l'entendant traiter avec les petits et les pauvres, enseigner les humbles et les ignorants, que plus d'un découvrit avec surprise, sous l'écorce un peu rugueuse d'une nature qu'il mortifiait et qu'il forgeait héroïquement, les trésors d'une riche intelligence, d'une inépuisable charité, d'une bonté délicate et tendre.

On a cru pouvoir l'opposer à S. François de Sales, prouvant ainsi qu'on ne connaissait guère que superficiellement l'un et l'autre. Différents, certes, ils le sont, et voilà bien de quoi dissiper le préjugé qui porte à voir dans tous les saints autant d'exemplaires identiques d'un type de vertu, tous coulés dans un même moule ! Mais on semble ignorer complètement la lutte, par laquelle S. François de Sales avait adouci son caractère naturellement aigre, et l'exquise douceur avec laquelle Louis-Marie secourait et instruisait les humbles. D'ailleurs, l'amabilité enjouée de l'évêque de Genève ne l'a, pas plus que l'austérité du missionnaire breton, mis à l'abri de la haine et des persécutions de la part des calvinistes et des jansénistes et, d'autre part, la rudesse fougueuse de l'un, aussi bien que la patience de l'autre au service de l'Eglise leur ont valu à tous les deux l'admiration et la dévotion des fidèles.

La caractéristique propre de Louis-Marie, et par où il est authentique breton, c'est sa ténacité persévérante à poursuivre le saint idéal, l'unique idéal de toute sa vie : gagner les hommes pour les donner à Dieu. A la poursuite de cet idéal, il a fait concourir toutes les ressources qu'il tenait de la nature et de la grâce, si bien qu'il fut en vérité sur tous les terrains — et avec quel succès ! — l'apôtre par excellence du Poitou, de la Bretagne et de la Vendée ; on a pu même écrire naguère, sans exagération, que « la Vendée de 1793 était l'œuvre de ses mains ».

Salut à vous, prêtres de tous les rangs et de tous les ministères de la hiérarchie ecclésiastique, qui portez tous sur le cœur ce souci, cette angoisse, cette « tribulation », dont parle S. Paul (II Cor., I, 8) et qui est aujourd'hui, presque partout, le partage des prêtres dignes de leur beau nom de pasteurs d'âmes. Votre regard. comme celui de milliers de vos frères dans le sacerdoce, se lève avec fierté vers le nouveau saint et puise en son exemple confiance et entrain. Par la haute conscience qu'il avait de sa vocation sacerdotale et par son héroïque fidélité à y correspondre, il a fait voir au monde le vrai type — souvent si peu et si mal connu — du prêtre de Jésus-Christ et ce qu'un tel prêtre est capable de réaliser

[1] Discours de S. S. Pie XII, le 21 juillet 1947, au lendemain de la canonisation (*Osservatore Romano*, 23 juillet 1947).

Les titre et sous-titres ont été ajoutés par nous.
(N. D. L. R.).

pour la pure gloire de Dieu et pour le salut des âmes, pour le salut même de la société, dès lors qu'il y consacre sa vie tout entière, sans réserve, sans conditions, sans ménagement, dans le plein esprit de l'Evangile. Regardez-le, ne vous laissez pas impressionner par des dehors peu flatteurs : il possède la seule beauté qui compte, la beauté d'une âme illuminée, embrasée par la charité ; il est pour vous un modèle éminent de vertu et de vie sacerdotale.

II. — *Le fondateur, modèle de charité, dévot à Marie et à la Croix*

Salut à vous, membres des familles religieuses, dont Louis-Marie Grignion de Montfort a été le Fondateur et le Père. Vous n'étiez de son vivant et lors de sa mort prématurée, qu'un imperceptible grain de froment, mais caché dans son cœur comme au sein d'une terre fertile, mais gonflé du suc nourricier de sa surhumaine abnégation, de ses mérites surabondants, de son exubérante sainteté. Et voici que la semence a germé, grandi, qu'elle s'est développée et propagée au loin, sans que le vent de la révolution l'ait desséchée, sans que les persécutions violentes ou les tracasseries légales aient pu l'étouffer.

Chers fils et chères filles, restez fidèles au précieux héritage que vous a légué ce grand saint ! Héritage magnifique, digne que vous continuiez, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, à y dévouer, à y sacrifier sans compter vos forces et votre vie ! Montrez-vous les héritiers de son amour si tendre pour les humbles du plus petit peuple, de sa charité pour les pauvres, vous souvenant qu'il s'arrachait le pain de la bouche pour les nourrir, qu'il se dépouillait de ses vêtements pour couvrir leur nudité, les héritiers de sa sollicitude pour les enfants, privilégiés de son cœur, comme ils l'étaient du cœur de Jésus.

La charité ! voilà le grand, disons le seul secret des résultats surprenants de la vie si courte, si multiple et si mouvementée de Louis-Marie Grignion de Montfort : la charité ! voilà pour vous aussi, soyez-en intimement persuadés, la force, la lumière, la bénédiction de votre existence et de toute votre activité.

Salut enfin à vous aussi, pèlerins accourus de divers pays et apparemment bien différents entre vous, mais dont l'amour envers Marie fait l'unité, parce que, tous, vous voyez en celui que vous êtes venus honorer le guide qui vous amène à Marie et de Marie à Jésus. Tous les saints, assurément, ont été grands serviteurs de Marie et tous lui ont conduit les âmes ; il est incontestablement un de ceux qui ont travaillé le plus ardemment et le plus efficacement à la faire aimer et servir.

La Croix de Jésus, la Mère de Jésus, les deux pôles de sa vie personnelle et de son apostolat. Et voilà comment cette vie, en sa brièveté, fut pleine, comment cet apostolat, exercé en Vendée, en Poitou, en Bretagne durant à peine une douzaine d'années, se perpétue depuis déjà plus de deux siècles et s'étend sur bien des régions. C'est que la Sagesse, cette Sagesse à la conduite de laquelle il s'était livré, a fait fructifier ses labeurs, a couronné ses travaux que la mort n'avait qu'apparemment interrompus : « *complevit labores illius* » (Sap., x, 10). L'œuvre est toute de Dieu, mais elle porte aussi sur elle l'empreinte de celui qui en fut le fidèle coopérateur. Ce n'est que justice de la discerner.

III. — *Détachement, action, prière*

Notre œil, presque ébloui par la splendeur de la lumière qui émane de la figure de notre Saint, a besoin, pour ainsi dire, d'en analyser le rayonnement. Il se pose d'abord sur les dons naturels, plus extérieurs, et il a la surprise de constater que la nature n'avait pas été vis-à-vis de lui aussi avare qu'il a pu sembler à première vue. Louis-Marie n'offrait pas, c'est vrai, le charme de traits agréables qui conquièrent soudain la sympathie, mais il jouissait — avantages en réalité bien plus appréciables — d'une vigueur corporelle qui lui permettait de supporter de grandes fatigues dans son ministère de missionnaire et de se livrer quand même à de rudes et très rudes pénitences. Sans s'amuser à éblouir son auditoire par les faciles artifices du bel esprit, par les fantasmagories d'une élégance recherchée et subtile, il savait mettre à la portée des plus simples le trésor d'une théologie solide et profonde — en quoi il excellait — et qu'il monnayait de manière à éclairer et convaincre les intelligences, à émouvoir les cœurs, à secouer les volontés avec une force de persuasion qui aboutissait aux courageuses et efficaces résolutions. Grâce à son tact, à la finesse de sa psychologie, il pouvait choisir et doser ce qui convenait à chacun, et s'il avait, par abnégation et pour être plus entièrement aux études et à la piété, renoncé aux beaux-arts, pour lesquels il avait beaucoup de goût et de remarquables dispositions, il avait gardé les richesses d'imagination et de sensibilité, dont son âme d'artiste savait user pour produire dans les esprits l'image du modèle divin. Toutes qualités humaines, sans doute, mais dont il s'aidait pour conduire les pécheurs au repentir, les justes à la sainteté, les errants à la vérité, conquérant à l'amour du Christ les cœurs desséchés par le souffle glacé et aride de l'égoïsme.

Incomparablement plus que sa propre activité humaine, il mettait en jeu le concours divin qu'il attirait par sa vie de prière. Toujours en mouvement, toujours en contact avec les hommes, il était en même temps toujours recueilli, toujours livré à l'intimité divine, luttant, pour ainsi dire, contre la justice sévère de Dieu pour obtenir de sa miséricorde les grâces victorieuses de l'obstination des plus endurcis ; il semblait, comme le patriarche en lutte contre l'ange, répéter sans cesse la prière irrésistible : « Je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez béni » (Gen., XXXII, 27).

Il n'ignorait pas non plus que, sans la pénitence, l'abnégation, la mortification continuelle, la prière toute seule ne suffit pas à vaincre l'esprit du mal : « *in oratione et jejunio* » (Marc, IX, 29). Et notre missionnaire joignait aux fatigues des plus intrépides apôtres les saintes cruautés des plus austères ascètes. N'a-t-il pas observé presque à la lettre la consigne donnée par le Maître à ses envoyés : « N'emportez rien pour le voyage, ni bâton, ni pain, ni sac, ni argent, et n'ayez point deux tuniques » (Luc, IX, 3) ? La seule soutane, usée et rapiécée, qu'il portait sur lui était si pauvre, que les mendiants qui le rencontraient se croyaient en devoir de l'assister de leurs aumônes.

Crucifié lui-même, il était en droit de prêcher avec autorité le Christ crucifié (cf. I Cor., I, 23). Partout,

envers et contre tous, il érigeait des Calvaires et il les réédifiait avec une indéfectible patience, lorsque l'esprit du siècle, *inimicus crucis Christi* (cf. Phil., III, 18), les avait fait abattre. Il traçait moins un programme de vie qu'il ne peignait son propre portrait dans sa lettre « *aux Amis de la Croix* » : « Un homme choisi de Dieu entre dix mille qui vivent selon les sens et la seule raison, pour être un homme tout divin, élevé au-dessus de la raison et tout opposé aux sens, par une vie et lumière de pure foi et un amour ardent pour la Croix ».

IV. — *Dévotion à Marie*

Le grand ressort de tout son ministère apostolique, son grand secret pour attirer les âmes et les donner à Jésus, c'est la dévotion à Marie. Sur elle il fonde toute son action : en elle est toute son assurance, et il ne pouvait trouver arme plus efficace à son époque. A l'austérité sans joie, à la sombre terreur, à l'orgueilleuse dépression du jansénisme, il oppose l'amour filial, confiant, ardent, expansif et effectif du dévot serviteur de Marie, envers celle qui est le refuge des pécheurs, la Mère de la divine Grâce, notre vie, notre douceur, notre espérance. Notre avocate aussi ; avocate qui placée entre Dieu et le pécheur est toute occupée à invoquer la clémence du juge pour fléchir sa justice, à toucher le cœur du coupable pour vaincre son obstination. Dans sa conviction et son expérience de ce rôle de Marie, le missionnaire déclarait avec sa pittoresque simplicité que « jamais pécheur ne lui a résisté, une fois qu'il lui a mis la main au collet avec son rosaire ».

Encore faut-il qu'il s'agisse d'une dévotion sincère et loyale. Et l'auteur du *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* distingue en traits précis celle-ci d'une fausse dévotion plus ou moins superstitieuse, qui s'autoriserait de quelques pratiques extérieures ou de quelques sentiments superficiels pour vivre à sa guise et demeurer dans le péché, comptant sur une grâce miraculeuse de la dernière heure.

La vraie dévotion, celle de la tradition, celle de de l'Eglise, celle, dirions-Nous, du bon sens chrétien et catholique, tend essentiellement vers l'union à Jésus, sous la conduite de Marie. Forme et pratique de cette dévotion peuvent varier suivant les temps, les lieux, les inclinations personnelles. Dans les limites de la doctrine saine et sûre, de l'orthodoxie et de la dignité du culte, l'Eglise laisse à ses enfants une juste marge de liberté. Elle a d'ailleurs conscience que la vraie et parfaite dévotion envers la Sainte Vierge n'est point tellement liée à ces modalités qu'aucune d'elles puisse en revendiquer le monopole.

Et voilà pourquoi, chers fils et chères filles, Nous souhaitons ardemment que, par dessus les manifestations variées de la piété envers la Mère de Dieu, Mère des hommes, vous puisiez tous, dans le trésor des écrits et des exemples de notre saint, ce qui a fait le fond de sa dévotion mariale : sa ferme conviction de la très puissante intercession de Marie, sa volonté résolue d'imiter autant que possible les vertus de la Vierge des vierges, l'ardeur véhémente de son amour pour elle et pour Jésus...

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

VII

Les moyens *(suite)*

LES EXERCICES DE PIÉTÉ :
II. NÉCESSITÉ ET CONDITIONS

Nous devons laisser à leur place les exercices de piété : il s'ensuit qu'ils ont une place dans notre vie, même une très grande.

Nous l'avons dit, nous y avons insisté : ils ne sont que des moyens, non une fin ; n'en concluons pas qu'ils sont nuisibles ou inutiles : il faut les considérer comme nécessaires.

* * *

Voyons Notre-Seigneur lui-même.

Il fréquentait le Temple, non pas seulement pour y entendre les Docteurs ou les instruire ; non pas seulement pour, plus tard, animé d'une sainte indignation, en chasser les vendeurs et les changeurs qui le profanaient, — mais pour y prier.

Voici, d'autre part, quelques textes évangéliques, suffisamment éloquents : « Il se retirait dans la solitude et il priait » (Luc, v, 16). — « De grand matin, il se leva, alla dans un lieu désert pour prier » (Marc, I, 35). — « Il se retira sur la montagne pour prier et il passa toute la nuit en prière » (Luc, VI, 12). — « Il gravit la montagne seul, pour prier » (Matt., XIV, 23). — « Il prolongeait sa prière » (Luc, XXII, 4).

Jésus passa quarante jours et quarante nuits dans la prière, au début de sa mission apostolique, — et nous le voyons prier encore, à Gethsémani et sur le Golgotha.

Il fit pénitence : il jeûna au désert, longtemps et d'une façon absolue, et nous venons de noter ses veilles.

Il se mêlait aux cérémonies liturgiques ordonnées par la Loi de Moïse : il assiste à la fête des Tabernacles (Jo., VII, 10) ; il célèbre la Pâque avec ses disciples (Luc, XXII, 14). — Chaque samedi, « selon sa coutume », précise S. Luc (IV, 16), il se rend à la synagogue.

L'exemple du Maître est donc très clair, ses ordres ne le sont pas moins.

S'il ne veut pas que nous nous perdions en vaines formules, dont le cœur serait absent, il ne nous en donne pas moins une consigne très nette : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser » (Luc, XVIII, 1). C'est de lui que nous tenons la plus belle prière, le « Notre Père ». De Marie, sœur de Lazare, qui se tient à ses pieds, buvant ses paroles, en une ardente contemplation, il dit : « Elle a choisi la meilleure part. »

Il condamne ceux qui, comme le Pharisien de la parabole, *se vantent orgueilleusement* de jeûner deux fois la semaine (Luc, XVIII, 12), ou qui, lorsqu'ils jeûnent, « affectent la tristesse, comme les hypocrites qui prennent des airs défaits, *pour qu'on voie bien* qu'ils jeûnent » (Matt., VI, 16). Mais il ne dit pas : « Ne jeûnez point ! » Au contraire : il a insisté sur le devoir, qui s'impose à quiconque veut être son disciple, de la pénitence : « Faites pénitence, parce que